

Repenser la notion de civilisation : un enjeu scientifique et politique

Par **Charles CAPET**

Professeur de philosophie, doctorant à l'Université Lille 3
(UMR « Savoirs, Textes, Langage »)

Dans *Qu'est-ce qu'une civilisation ?*¹, Alain Cambier entreprend un parcours en quatre chapitres des entrelacs historiques et conceptuels qui ont forgé la notion de civilisation. L'auteur interroge les conditions de l'être civilisé, les relations entre civilisation et progrès, la question de la pluralité des civilisations, pour conclure sur l'idée que la civilisation repose sur une « culture syncrétique² » dans laquelle l'acculturation n'est pas le résultat de la coutume entendue comme imprégnation passive dans le sujet de règles écrites et d'usages non écrits, mais plutôt le fruit d'un procès réflexif et créatif qui prend la forme d'un *principium individuationis* causant autant la personnalité de l'homme civilisé que, de proche en proche, celle de la civilisation de laquelle celui-ci participe en même temps qu'il la vivifie.

Civilisation et « dépli du sens »

La méthode d'exposition est reprise dans chacun des chapitres. Il s'agit de proposer une généalogie précise, qui prend les traits d'une philologie raisonnée³, des grands concepts impliqués. Les auteurs de la tradition philosophique sont ensuite mobilisés, soit pour la substance de leurs arguments, soit au détour d'une note en guise d'invitation à poursuivre. Enfin, sur la base de cette approche mêlant philologie, histoire et philosophie, émerge la thèse. On peut dire que la civilisation apparaît comme étant à la fois le processus et le résultat du « dépli du sens⁴ », entendu comme *archè* transcendantal qui commence et commande l'apparition de toute civilisation.

Dépenser le dogmatisme ethnocentrique et le relativisme des valeurs

Le passage de « l'immanitas à l'humanitas⁵ », *i.e.* le procès de civilisation, n'est pas seulement dû à la contingence, au temps, au progrès, en un mot à l'Histoire. Empruntant à Adorno et Horkheimer l'idée de « l'introversión du sacrifice », et à Nietzsche celle de « dressage » et de « spiritualisation des désirs », l'argumentation soutient que « l'humanité n'émerge du magma informe de l'état de nature qu'au cou-teau⁶ » : toute culture porte en elle une part de cruauté.

Mais si l'homme est un « *animal educandum*⁷ », reste alors à retracer la genèse et à faire l'archéologie du passage de la culture à la civilisation. S'appuyant sur Montesquieu (postulant des constantes universelles d'un esprit du genre humain) et Lévi-Strauss (mettant empiriquement au jour des homologues structurales et des lois de l'esprit), l'analyse dévoile que, malgré la diversité des civilisations, il est néanmoins possible, sinon nécessaire, voire salvateur, de penser des archétypes généraux ou des schèmes fondamentaux, « dont les types de cultures ne seraient que la stylisation⁸ ». La singularité d'une culture ne serait ni le fruit du hasard (relativisme culturel naïf), ni l'effet de la réalisation de l'esprit du monde dans un peuple donné.

La « diffraction créatrice » des schèmes universels de la condition humaine

Entre ces deux extrêmes, « il y aurait bien un fonds commun de l'humanité entendue comme grammaire pure des rapports sociaux humains que chaque civilisation a à exprimer de manière stylisée. Chaque civilisation serait donc la contextualisation de ce fonds commun de schèmes transcendants objectifs de la vie sociale⁹ ». Au XVIII^{ème} siècle, opposant notamment Herder et la *Kultur* propre au génie national à Mirabeau forgeant le néologisme « civilisation » qui renferme l'universalisme abstrait des Lumières, l'auteur regrette que si *Kultur* « a le mérite d'induire la reconnaissance de la diversité culturelle », elle implique ce faisant « de renoncer à toute conception normativiste universelle¹⁰ ». La mise au jour d'invariants normatifs qui ressortissent du « dépli du sens » permet de comprendre que « l'esprit objectif de l'humanité ne se dresse qu'à travers l'arc-en-ciel des

¹ Alain Cambier, *Qu'est-ce qu'une civilisation ?*, Paris, éd. Vrin, coll. Chemins philosophiques, 2012, 128 p.

² p. 63.

³ Sont ainsi philologiquement travaillées des notions telles que culture, acculturation, civilisation, civilité, mœurs, tradition, progrès, *Kultur*, *Bildung*, *éthos*.

⁴ L'expression « dépli du sens », si elle n'est présente que deux fois dans un paragraphe central de l'ouvrage (p. 72), semble néanmoins concentrer et condenser, comme sa condition schématique origininaire de possibilité, le procès de civilisation.

⁵ p. 7.

⁶ p. 27.

⁷ p. 9.

⁸ pp. 67-68.

⁹ p. 69.

¹⁰ p. 19.

civilisations particulières qui en assurent la réfraction¹¹ ». C'est grâce à Frege et Popper qu'est proposée l'hypothèse hardie d'un « objectivisme sémantique¹² » soutenant que les pensées sont davantage découvertes qu'inventées par l'homme. Entre la réalité empirique d'un côté et le monde des représentations humaines de l'autre semble se tenir un « troisième royaume », « le monde des contenus objectifs de pensée¹³ ».

La dénégation de l'altérité et ses effets pervers

Chercher à penser ces invariants normatifs universels de la civilisation ne revient en aucun cas à « substantifier¹⁴ » la notion de civilisation, ce que fait Huntington dans ses thèses polémologiques et mortifères. *Le Choc des civilisations* représente cet ouvrage qui cherche à « retrouver une essence ultime » des phénomènes de civilisation, qui les réduit à devenir « des systèmes inertiels, incapables de connaître une dynamique interne de transformation. La question des libertés [y] est marginalisée pour faire une place déterminante à l'appartenance civilisationnelle, présentée comme un destin à assumer¹⁵ ». Cette conception de la civilisation exacerbe les « exclusivismes identitaires » qui font de l'autre un ennemi potentiel au sein d'une identité culturelle imaginaire et régionale. Il ne s'agit plus de s'opposer seulement à l'autre en tant qu'il n'appartient pas à notre culture, c'est également à l'intérieur de nous-mêmes qu'il s'agit de pourchasser l'autre, « l'autre de nous plutôt que l'autre que nous. Cette attitude conduit donc nécessairement à un appauvrissement culturel et au nihilisme¹⁶ ».

Une politique des civilisations

En réaction à ce déni de l'autre interdisant *de facto* le « dépli du sens », « l'enjeu de la civilisation » est compris non seulement comme « la reconnaissance de cette réalité supérieure de l'esprit », mais également comme « la reconnaissance des domaines divers et relativement autonomes de cette réalité qui correspondent à l'autonomie des divers secteurs de la vie humaine, comme la politique, l'économie, la morale, la religion, l'art, et aux invariants spécifiques qui les caractérisent¹⁷ ».

Bien plus, Alain Cambier, relisant Michel Freitag¹⁸, se déclare en faveur d'une « politique du fait civilisationnel », contre l'hégémonie du mode « opérationnel-décisionnel » qui dirige la reproduction des rapports sociaux dans notre histoire contemporaine, où « l'économisme généralisé et le technocratisme¹⁹ » apparaissent comme les moteurs « des dispositifs de canalisation et de standardisation des comportements, par la priorité accordée à une gestion opérationnelle qui mise sur le déclenchement de réactions prévisibles et fonctionnelles²⁰ ». Cette politique de civilisation souhaitée garantit « le dépli du sens » à travers la position de trois grands axes normatifs : une éthique de la responsabilité, une ontologie de la normativité et une esthétique transcendantale de l'identité²¹.

Le fait civilisationnel comme expérience de l'identité différenciée du genre humain

Dans *Qu'est-ce qu'une civilisation ?*, le propre d'une politique de civilisation serait à la fois de révéler à chacun la mise en forme symbolique d'une expérience de vie partagée et de procurer à tous « un sentiment d'identité différenciée du genre humain²² », grâce auquel chaque civilisation reconnaît « la part d'altérité constitutive de sa propre identité culturelle », car « l'identité d'une civilisation n'est jamais identité simple, mais identité de l'identité et de la différence : c'est en ce sens qu'une civilisation est bien vivante²³ ». Ce n'est qu'au prix d'une telle politique que les civilisations peuvent apparaître comme « les points de résistance qui peuvent faire échec à la globalisation, quand celle-ci équivaut plutôt à une démondésation de l'homme²⁴ ».

¹¹ p. 73.

¹² *Ibidem.*

¹³ p. 71.

¹⁴ p. 61.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ p. 71.

¹⁸ Chez Vrin, les ouvrages de la collection « Chemins philosophiques » s'achèvent sur deux commentaires de deux textes cités substantiellement. Ici, le commentaire « La civilisation comme tragédie de la culture ? » répond aux quelques pages de Simmel tirées de *Le concept et la tragédie de la culture* ; le commentaire « Pour une politique de civilisation » reprend pour partie un entretien de Michel Freitag publié dans *L'impasse de la globalisation*, et permet au lecteur de découvrir ce philosophe québécois d'origine suisse décédé en 2009.

¹⁹ p. 123.

²⁰ pp. 122-123.

²¹ p. 123 et ss.

²² p. 126.

²³ pp. 61-62.

²⁴ pp. 124-125.